

Cultiver la paix comme Etty Hillesum

Juive en pays occupé par les nazis, une jeune femme perturbée parcourt un chemin spirituel fulgurant, avant de mourir dans les camps. Un maître de sagesse pour notre époque.

- Cécilia Dutter, présidente de l'association des Amis d'Etty Hillesum, auteur de *Vivre libre avec Etty Hillesum* (Tallandier)., le 04/09/2018 à 16:13
Modifié le 16/12/2019 à 09:41

Lecture en 3 min.



Etty Hillesum, vers 1940. © D. R.

« Notre unique obligation morale, c'est de défricher en nous-mêmes de vastes clairières de paix et de les étendre de proche en proche, jusqu'à ce que cette paix irradie vers les autres. Et plus il y aura de paix dans les êtres, plus il y en aura aussi dans ce monde en ébullition » (Journal d'Etty Hillesum, mardi 29 septembre 1942).

Une jeune femme en plein chaos

Dans les ténèbres de la Shoah, le message d'amour et la confiance indéfectible en la vie dont a témoigné Etty Hillesum ainsi que la paix qu'elle a su trouver en elle et communiquer à ses pairs, ne cessent de nous interroger.

Le parcours existentiel et spirituel de cette jeune juive néerlandaise de vingt-sept ans qui, de 1941 à 1943, a tenu un journal à Amsterdam, tandis que les Pays-Bas étaient occupés par l'ennemi nazi, puis une correspondance, envoyée du camp de transit de Westerbork, est infiniment riche d'enseignements. Publiés bien après-guerre, ces écrits s'avèrent un trésor dont chacun peut s'emparer pour grandir en vérité, en liberté et apprendre à cultiver la paix. Pour autant, lorsqu'elle débute la rédaction de ses cahiers, Etty Hillesum se trouve plongée dans un chaos personnel très profond, séquelles d'une enfance traumatique passée auprès d'une mère tyrannique et de deux frères atteints de schizophrénie. Elle souffre de dépression et tente vainement de

combler le vide abyssal qu'elle ressent en multipliant les conquêtes amoureuses.

Consentir à soi-même

L'analyse qu'elle entame avec un thérapeute junguien va donc, dans un premier temps, s'attacher à la réconcilier avec elle-même. En s'acceptant telle qu'elle est, elle parvient peu à peu à se défaire du « moi superficiel », produit de l'éducation et de l'environnement social dans lequel elle a grandi, pour retrouver son « *moi réel* », en accord avec son tempérament fondamental. Elle écoute sa voix intérieure pour se mettre en relation avec ses véritables émotions, besoins, désirs, et y répondre. Parallèlement, elle découvre comment habiter sereinement sa solitude en creusant l'espace intérieur, ce vaste territoire de créativité jusqu'alors inexploré.

Consciente de son absence de maîtrise sur le cours des choses, elle parvient à vaincre la peur en consentant par avance, de façon pleine et entière, à tout ce qui adviendra, y compris la perspective de sa mort qu'elle sait prochaine. En intégrant l'incertitude et l'insécurité comme des données incontournables, elle dissout toute crainte à la racine et atteint un authentique calme intérieur.

Ce faisant, elle décide d'ancrer son existence dans une dilatation de l'instant présent pour goûter à la joie profonde d'exister. En ces temps où le quotidien

apparaît si difficile, elle exalte les « bonheurs minuscules » qu'offre la vie qui continue de palpiter par-delà les soubresauts de la guerre – un coucher de soleil, le vol majestueux des oiseaux, un sourire – et s'étonne de la paix inouïe qui l'enveloppe soudain.

Rendre le mal impuissant

Dans la seconde étape de son parcours, elle tourne son regard vers l'autre. S'aimer soi-même implique d'aimer son prochain de ce même amour bienveillant et de l'épauler moralement dans l'épreuve. À Westerbork, elle s'y emploie de toute son âme.

Ce qui fait le lit du mal, c'est la haine, analyse-t-elle alors. Or, dans une fulgurance, elle perçoit que celle-ci se loge dans le cœur de l'opresseur nazi comme dans celui de la victime, notamment en réaction des mauvais traitements qu'on lui fait subir. Chacun doit donc travailler à l'extirper de soi.

Aux yeux d'Etty Hillesum, seul l'amour du prochain permet de ne pas sombrer dans la vengeance et de préserver autrui, même quand celui-ci est fautif ou criminel, en refusant de rendre le mal pour le mal.

Transcender la haine en lui opposant un supplément d'amour est le remède qu'elle propose pour conserver la paix en soi, l'irradier vers les autres et, brisant ainsi le cercle vicieux de la violence, envisager, dès à présent, au sein même de l'horreur des camps, le monde pacifié de demain.

Le Dieu qu'elle découvre

Enfin, la jeune femme s'ouvre à la transcendance. Entité suprême réalisant la synthèse entre la sphère individuelle (l'amour de soi, l'amour d'un homme) et la sphère collective (l'amour de l'humanité), tout en les dépassant infiniment, le Dieu qu'elle découvre et abrite dans la tourmente sera son rempart contre l'entreprise d'anéantissement totale de l'être humain et de la vie que représente la Shoah. Un Dieu a-dogmatique et universel, à la fois immanent et transcendant, avec lequel s'instaure un « *je-tu* » dialoguant ou relevant parfois d'une fusion avec la nature, « *le flux de la vie* » et le cosmos.

Dans un acte de résistance spirituelle héroïque, en conversant avec plus grand que soi au cœur de soi, elle parvient à combattre la radicalité du mal par la puissance de sa foi en Dieu et en la beauté de l'existence pour demeurer, jusqu'au bout, en paix avec elle-même, les hommes et le monde.

Maître de sagesse pour notre époque, elle nous invite à suivre ses pas sur ce chemin de sérénité et de lumière.